

Joël Clair Bastard

Beule

Un arbre, d'est déjà ça. Debout dans les pages de l'encyclopédie. Le livre ouvert dans les flocons. C'est déjà ça la trace du chevreuil dans la pente. Les livres sur le dos, nous ne mangerons pas sa cervelle chaude avec la petite cuillère en aluminium, légère comme. C'est déjà ça la planche anatomique du corps humain. Les organes comme. Un jeu. Un puzzle. Que le ciel s'emballe et les vignettes glacées se mélangeront aux flocons. Les pieds dans la tête. Le ventre dans les yeux.

Certainement l'entrée se situe de l'autre côté. Nous irons les épaules chargées d'insectes, comme ces chenilles processionnaires. Guidés par les odeurs, nous trouverons l'entrée. La nuit peut venir se coucher à nos pieds. Guidés par les bruissements, les gémissements et la joie du vertige. Nous serons sans aucun doute happés par l'entrée.

Les bêtes debout mastiquent les arbres. Font sécher la mixture sur des tamis de soie. Viennent ensuite les mots en procession fervente s'étaler dans le sec, la blancheur. Sur ce, le regard remâchonne les allégories. Puis vient le groin solide et nerveux du sanglier. Revient à la vie la bouillie bousculée sous les yeux des bêtes debout qui mastiquent les arbres. A leurs pieds, les mots défaits dans les vermillis. C'est l'aube.

Le conteur est dans les arbres. Une main ouverte sur les grains de sang. Se penchent les oiseaux pour la becquée. Le conteur est dans les arbres et son ventre nourrit la fourmilière. Sa voix porte une coquille nacrée et va lentement dans les herbes. Le conteur est à genoux dans les cendres fraîches. Le cri perçant des étoiles sur ses épaules. Il attend que le silence ait fini de boire ses dernières paroles.

Nous voyons disparaître dans le brouillard nos pas, sous le museau glacé de la licorne. Quelqu'un parle au fond du nid de laine. Dans les mots sont les gorges et le grand air d'y voir. Sur le chemin forestier, le chemin sanglier. Qui du brouillard au brouillard est fait de feuilles mortes emportées.

Les allégories se dressent dans la pente, une carne brûlante dans la gueule. D'autres scénarios sous les feuilles. Dans l'air qui nourrit la fougère et le poumon. Aujourd'hui encore précipités dans l'histoire. Les mots se débattent maintenant. Entre eux s'étouffent. Et celui-ci demeure. Qui ne veut pas finir. Debout dans la pente. Est-il la pente, la carne, ou cette gueule à l'odeur de fougère ?

Ils tireront les roussets demain matin. Ils tireront sur la neige. Les cartouches glisseront vers la ville qui s'inquiète des sangliers. Les sangliers sont joueurs. Ils démolissent la beauté du paysage. Le groin dans la carte postale. Pour un ver de terre, ils tueraient père et mère. Ils ont faim d'oublier leur faim. En bas dans les parkings, les lumières bleues effacent les veines de ceux qui en ont besoin.

Avec la clôture, ne pas forcer ce pré, ces bois, à recevoir ce qui reste du monde. Je marcherai dans la veine caillouteuse des fayards. Loin des suggestions de la mémoire. Dans le ciel. Je contiendrai mon corps dans la parcelle. Des scintillements crépitent sur les barbelés. C'est la ville qui dort, qui chante et se protège. Entre les Alpes et le Jura. Qui lance ses cadavres de lumière au flanc de ce qui reste du monde.

La nuit pas à pas fait de la lune son clin d'œil. Les mousses protègent les cheminements en silence. Je dois à la brindille de ne pas être seul dans le chemin forestier.

Ils marchent sur la braise, un panier d'améthystes au bras. Ce qu'ils chantent est recueilli au bec des oiseaux. Les borborygmes jouent aux osselets dans les flaques d'eau. Le soleil est un dessin rayonnant dans leurs paumes blanches. Ils vont au théâtre pour une vie en plus. A l'aube, dans le genévrier, un rideau de tulle que le vent malmène.

Quoi dire de plus ? Il a utilisé toutes les planches de son grenier. Les tôles sont en place. Le chemin mène d'un point à un autre, élagué pour ses épaules. L'impact bleu du ciel a sur lui la même force. Mais quoi dire de plus ? Il sait qu'ailleurs existent des fantômes, que naissent des baisers féroces. S'il fait rouler ce rocher sur sa droite. D'autres rochers viendront cogner contre sa jambe.

D'autres voies pour dire de continuer. D'être au papier la litanie maquillée. Je vois un moderne se pencher sur la fosse. Ses lèvres frôlent la surface des événements. Il boit. Il boit de l'eau. Il lui fallait de l'eau. Un oiseau de fer blanc sur l'épaule articule un espace rêvé. Il est nu comme un morceau de titane. Dans le crépitement des appareils photographiques, la soif l'envahit pour toujours.

Le tronc des arbres est la tranche du livre que nous ne lisons pas. Et nous traversons l'immense bibliothèque avec les yeux perçants qui tentent de graver les écorces. Les essences nous promènent d'une question à une autre. Le bûcheron qui se déshabille le soir, dort nu dans la sève. Et j'écris sur ce papier qui n'en contient pas.

La planète froissée sur la table de nuit. J'entends hennir les chevaux écorchés d'Honoré Fragonard. Cette vérité sanglante debout dans le grand noir.

Creuser plus profond encore. Trouver la veine et creuser. Loin des rumeurs et des éclats de voix. Etayer le boyau et ramper avec le pic. L'air est peu respirable mais continuer. Tomber par hasard, à force d'entêtement sur un morceau plus dense. Et sortir en courant au grand oui. Les yeux brûlants. Les mains usées. Et dans ces mains de l'or. Voir distinctement le haussement d'épaule du désert.

A pas de lune sur les arches. L'ombre portée des masques, bus par les astres morts. Un sac de serrures de ferrures sur le dos, les gardiens têtus cherchent des portes à couvrir de rouille. A dresser par-delà.

Je t'entends pour la dernière fois. Les bois couchés se déchirent. Le gel court les échines. Quelqu'un fait une prière qui ne sortira pas de l'église. Le cerveau. Si nous appuyons des doigts nos paupières, un jeu de lumière nous envahit puis disparaît. Le sang retourne au noir. Et la lumière ?

A la blancheur petite, montre ta tête Lorca. C'est aujourd'hui, après toutes ces années que je peux ouvrir ton visage. Prévenez les jasmins à la blancheur petite. Et dans le sang séché, réactiver ta langue. Montre ta tête Lorca. L'on tutoie les poètes enfermés dans les livres. Ils sont nulle part et n'attendent personne. Prévenez les jasmins à la blancheur petite. Montre ta tête Lorca et bois une gorgée de l'encre qui m'échappe. Prévenez les jasmins.

Une éponge boit le paysage. C'est la langue de bœuf gorgée d'eau qui noircit. Dans la gamelle sous le rosier, flottent des têtes brunes décapitées. Les bêtes trempées font le dos rond. Les ornières dans la cour mordent le ciel à pleine boue.

Je passe mes jours dans le chien. Sous les yeux de l'ange surréaliste au goût de cervelle amère. Je peux retrouver l'échelle au beurre noir qui glisse sous vos mains et maquiller la plaie d'un rouge baiser qui tiendra la vie entière. Je passe mes jours dans le jour, ce petit mot de rien.

Si je pose un genou en Beule, ce n'est pas pour prier dieu, mais pour lacer ma chaussure. Je sers ainsi bien mieux la terre que n'importe quelle prière. Et le grillon qui sort du trou sous mon nez, sait bien que la terre meuble est meilleure pour ranger son petit pain noir. Et le geai qui fait n'importe quoi dans les arbres mangera toujours à l'heure le ciel piqué d'orge.

Les bêtes viennent boire au patois. Les sabots embourbés au bord de l'eau claire. Les oreilles dressées dans le murmure des brindilles et des gorgées.

La beauté est sous le masque de boue. Mélangée de froid et d'empreintes rigides. Craquent sous nos pas les écorces de givre. Et la forêt toujours propose son carnet de croquis, de voyages et d'amour en papier. Loin des rivières, les barbelés portent le pelage d'hiver des bêtes qui maintenant sont au-delà dans la gorge légende.

Le ciel nous tient sous sa coupe. Nos têtes s'entrechoquent. Le lointain n'est pas sur la terre. C'est l'envers des étoiles qui inquiète nos yeux. Pas un mot ne tient sur le papier glacé de l'immense carte postale.

Cette page est fermée. Ses paupières closes ne laissent rien passer. Une rumeur musicale accentue la blancheur. Aucune poignée. Aucune prise. Aucune aspérité pour avancer. Rien. Et pourtant.

Les encres noires soulignées par les cascades blanches. Nos yeux rattrapés par les branches. Du poirier à rissoles s'échappe un loriot engourdi. Dans le bec une bille de gui. Les flocons n'en reviennent pas de son vol aberrant.

Le chien ronfle, c'est mon père. Il est l'heure de remplir le cahier de présences charnues. Dehors, l'hiver souffle, qui certainement soulève le pelage des bêtes jusqu'à la peau. Le renard en a marre de Jean de La Fontaine. Il espère une tendre poulette pour se tenir au chaud.

Il reste dans les organes, sans douleurs. Les pays lointains sont lisses sur la table de nuit. Les lumières accompagnent les fabricants d'artifice. Ce que je veux dire c'est le grand pâturage. Les bêtes qui cheminent en elles-mêmes et le désert qui disparaît dans le désert.

Tu téléphones à l'aube et c'est le gouffre qui décroche. Le gouffre n'est pas suffisant et bégaye sa profondeur. Là-dedans, c'est la foire. Les pipes en terre et les fantômes. La femme sans tête et l'ours bruyant de chaînes. Les parures grinçantes du grand noir. J'entends distinctement les impulsions de ceux qui ne sont plus. A l'amie qui me dit de changer de registre. Je réponds, bien sûr.

Rien à faire, l'enfance est ce hibou qui klaxonne là-bas. La lumière est de l'autre côté de la terre. La ville en bas le sait qui éclaire jusqu'aux poumons des hommes sans repos.

Après le gouffre et ce n'est pas assez. Revenons à la nature. Aux alpages glacés. A la forestière attitude. Aujourd'hui pas un chat. Pas un sanglier à se mettre sous les yeux. Dans les bars en bas, l'on en parle. Lisons dans le marc ce que la nature tait.

Après la course, le front cogne contre le flanc. Le ciel bascule dans l'auburn des fourrures. La source continue son alphabet d'eau claire. Les branches font des signes à dormir debout. Le sanglier battu va grogner son ecchymose au-dessus des lumières épuisées de la ville.

En bas dans les bars. Ils rêvent de nature, de combats et d'orage. Dans les verres le visage bouche ronde, attend la suite. Les jours passent la porte, ouvrent la porte et la referment. Le train prend leurs yeux pour les faire sécher entre les pages d'un livre de voyage.

Dans les vitrines, la nature recomposée. Les mannequins sourient, tombés des fresques d'une vie inventée. Dans le pantalon de cet homme, un carnet de voyages cogne contre sa jambe. Les oiseaux volent à peine, à l'affût des grand-mères.

Le chemin toujours en avance sur nos pas, traverse les haies. Les jours et le carnet de voyages. Au-dessus, l'oiseau déborde avec le ciel. Que devient l'esprit de corps dans le roulis des vagues ? Et la mer qui mord ce chemin coulant toujours entre nos doigts sur la plage.

En marchant là-bas, loin du tourisme vert. Bien après les clôtures et les bois coupés. Demeure le ciel infini qui va avec le sommeil froid. Avec les craquements. Avec le broyat des mots dans la bouche incongrue.

Après les bêtes, les arbres, le ciel et la source. Après les paroles enfantines et l'accouplement. Après les propositions, le vin et les chemins en vrac. Après l'éclat de rire sur la crête d'ici. Ces quelques mots pour fenêtres.

Il me fallait traverser les ruines. Les toits défaits. Le ciel à l'intérieur des granges. Dans la cour, la boue se disputait aux empreintes. Il me fallait longer les humidités pentues. Prendre l'escalier. Et plonger dans le gouffre. L'adolescence était jouée dans la gueule des chiens. Il me fallait compter jusqu'à la mémoire et dire bonjour à celui qui ouvrirait la porte. Il me fallait reconnaître ce qui en moi demeure. Les objets, les mots et la vision de l'amour. De retour dans la forêt, la tendresse des ruines.

La trahison se décompose avec tous ces corps tombés du nid. Avec la langue de bœuf qui rougeoyait, il n'y a pas si longtemps. Le vide dans la céramique bleue ne contient que les tiges du houx qui hors d'elle brille et déchire l'air tendre alentour. Une énorme machine pousse la dernière neige contre les barbelés. La mise au noir se termine.